



Pour célébrer le 50ème anniversaire  
de la mort d'Albert Camus (1913 - 2006)

## Camus entre la justice et la foi par Louis Martinez

(Conférence donnée le 20 janvier 2010 à Aix-en-Provence)

### Paradoxal ?

N'est-il pas abusif d'enfermer Camus dans un débat posthume sur sa position entre foi et justice à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort ? Il peut sembler à première vue que l'écrivain ait donné de son vivant une réponse à cette alternative. La presque totalité de son œuvre de publiciste ou d'essayiste et une grande partie de ses pièces sont une quête opiniâtre de justice, si bien qu'on en vint à le surnommer le Juste à son corps défendant. Ses premières œuvres se partagent entre le lyrisme et le souci obsédant de la pauvreté et de l'injustice sociale et jusqu'à la fin son travail littéraire alternera ou se mêlera avec la défense du persécuté, de l'affamé, du vaincu, des victimes ignorées de l'Histoire, qu'il s'agisse de Kabyles miséreux, de républicains espagnols ou d'amis encourant des soupçons de trahison pendant la guerre d'Algérie. Sartre lui reprochait d'être en quelque sorte le prêtre de la déesse Justice et de déplacer avec lui un piédestal portable.

Par ailleurs, en matière de religion, Camus a multiplié les professions ; « Je n'ai pas la foi... Je ne suis pas chrétien ». Il lui est arrivé de polémiquer directement ou non avec la vision chrétienne de l'homme et de son destin. En 1944 il renvoie brutalement à Mauriac la « charité divine » qui priverait les hommes de la justice. *La Peste* tourne en dérision la justification du fléau par un père jésuite que l'auteur absout toutefois parce qu'il se laisse engloutir jusqu'à en mourir dans des corvées humanitaires. *Les Justes* en particulier font à l'homme l'honneur de refuser de verser un sang innocent, à la différence du Dieu

de la Bible, qu'un sceptique jugerait moins regardant à cet égard. Serions-nous comme les mormons, avides de rebaptiser les morts ? Qu'est-ce qui peut autoriser pareille réouverture d'une question qu'on croirait depuis longtemps réglée ?

Je m'en suis vite avisé, la propension qu'avait l'écrivain à prêter à ses pensées ou à ses personnages une formulation binaire, supposant soit une contradiction, soit la juxtaposition d'éléments difficilement conciliables, parfois tirés de sa condition de malade en sursis : amoureux éperdu de la vie, il fut tenté par le suicide, « le seul problème philosophique sérieux » et, malgré sa vitalité, la hantise d'une rechute dans la tuberculose ne devait pas le quitter. Non plus que ne devait le quitter certaine inquiétude théologique. « j'ai des préoccupations chrétiennes, mais ma nature est païenne » avoue-t-il à Stockholm. En effet le monde est pour lui à la fois le lieu d'une communion sans mots, l'occasion d'une harmonie, et le champ de nos échecs où Sisyphe roule son rocher. « *Soleil et mort* » lit-on dans ses carnets. On ne sait si Jonas, dans *l'Exil et le Royaume* se dit « solitaire ou solidaire ». Pourquoi ce goût des diptyques ? « *L'envers et l'endroit* » « *Ni victime ni bourreaux* » « *l'Exil et le Royaume* ». Le Royaume n'est pas pour lui le terme d'une espérance messianique, mais plutôt la nostalgie d'un bonheur éprouvé et perdu, il n'en reste pas moins que le monde de l'exil, le monde de l'absurde est comme doublé par un univers lumineux qui pourrait lui donner un sens. Un personnage de *la Peste* se soucie d'être « saint sans Dieu » et le héros de *la Chute* se définit lui-même comme un Juge Pénitent.

## Dieu présent comme une ombre

Remarquons que, parmi ces titres, plusieurs n'ont de sens que par référence au christianisme : *la Chute*, bien sûr, et, parmi les nouvelles de *l'Exil et le Royaume*, *la Femme adultère* et *le Renégat*, histoire d'un missionnaire perverti par le monde qu'il était censé évangéliser. Bien plus, lors de son discours de réception au Prix Nobel, l'écrivain dynamite lui-même la statue de prêtre de la justice avec laquelle on l'identifiait trop souvent et clame, au scandale de beaucoup, que si on lui demandait de choisir entre la Justice et sa mère, il choisirait sa mère, femme sourde et quasiment muette, parfaitement illettrée.

Que sous-entendait-il par ce nom de « mère » auquel, dans les carnets du *Premier homme* il associait le nom du Christ ? « O mère, O tendre enfant chéri, plus grande que mon temps, plus grande que l'histoire qui te soumettait à elle, plus vraie que tout ce que j'ai aimé en ce monde, pardonne à ton fils d'avoir fui la nuit de ta vérité. » S'il y a transcendance chez Camus, elle n'est pas dans un avenir, d'ailleurs rendu suspect par l'échec historique des révolutions, mais dans la mystérieuse présence, tout près de nous, mais se dérochant aux paroles, d'un amour brut ignorant tout du mal. « La mère, c'est le Christ » affirme-t-il crûment. « Christianisme de la mère à la fin de sa vie. La femme pauvre, malheureuse, ignorante, lui montrer le spoutnik ? Que la croix la soutienne ! » Percevait-on une ferveur religieuse dans son intransigeance à défendre les vaincus, les gueux et les muets ? Sartre lui reprochait ironiquement de ressembler à saint Vincent de Paul ou à une petite sœur des pauvres et lui rappelait que « la misère ne l'avait chargé d'aucune commission ». Il confie à sa femme en 1941 : « le seul état religieux cohérent me paraît l'état monastique, avec toutes ses rigueurs », Plus tard : « Je n'ai pas la foi, mais je ne suis pas athée pour autant. » Parfois l'humour lui permet de prendre ses distances avec ce Dieu auquel il ne croit pas, mais qu'il ne nie pas. Au Chambon, en 1945, croisant avec Jean Grenier l'Armée du Salut et son « Dieu te cherche », il dit, pastichant Pascal, « Il ne me chercherait pas s'Il ne m'avait trouvé ».

Et puis qu'est-ce que cette manie qui lui fait glisser les initiales de Jésus-Christ dans le nom de ses personnages : Jean-Baptiste Clamence de *la Chute*, Jacques Cormery du *Premier Homme* et jusque dans celui de ses enfants, Jean et Catherine ? Ou qui lui fait choisir dans le répertoire espagnol du XVIIe siècle *la Dévotion à la Croix*, pièce où le symbolisme efficace de la croix et la violence de la grâce s'imposent avec une brutalité quasiment surréaliste ? Provocation ? Nostalgie d'un monde doué de sens, grandiose, mais révolu ? Sans rien forcer, il faut bien admettre que quelques interrogations souterraines demeurent sous la couche des affirmations péremptoires de l'auteur comme de la plupart de ses commentateurs.

Admettons pour l'instant que Camus, comme il nous arrive, ait buté en roulant en voiture sur une bifurcation. Une récente législation routière a qualifié une des deux branches comme impasse, où il s'est toutefois engagé pour constater qu'elle s'achevait par un domaine clos, verrouillé. Dont il a pu admirer les belles ruines parmi les arbres. Au prix d'une marche arrière laborieuse il a retrouvé la voie qu'il suivait par habitude sans toutefois parvenir à oublier la fascination éprouvée devant ce domaine interdit, comme devant un lieu autrefois chéri, puis abandonné, qui a peut-être appartenu à quelqu'un des siens, mais les chaînons manquent entre cet ancêtre et lui. Le fil est rompu, il est déshérité, il croit s'y résigner, mais porte le poids de cette déshérence.

Camus, donc, entre la Justice, son grand souci, et la Foi, entrevue, quelquefois admirée chez les autres, mais amèrement rejetée comme un bien dont il aurait été frustré soit par son destin d'enfant pauvre, d'homme malade, soit par le malheur des temps. Nous verrons que Camus, conscient du vide que créait en lui l'absence de foi, comme il l'avoue dans une longue lettre à son maître Jean Grenier, n'était pas sans une religion personnelle que ce nom de mère résume et magnifie à mon sens. Quelle que soit la formulation, foi ou religion, je crains fort que l'essentiel de la question réside non dans les deux termes confrontés mais dans la proposition qui les associe, dans ce terme intermédiaire « entre ». Non « contre » ou « avec », non « égal » ou

« différent de », mais « entre », comme pour l'âne de Buridan ou Panurge devant son mariage. Entre sa vitalité de fils et petit-fils de pionniers et la conscience d'une décrue de la **civilisation européenne**. Entre le mutisme saint de sa mère et le jargon de la rue algérienne, entre ce jargon et le français des dictées, entre le souvenir glorieux de l'Afrique romaine et les misères du petit peuple, entre le souci d'universalisme et le poids de la réalité locale, entre la mémoire historique véhiculée par l'école et le vide creusé par la mort d'un père à la guerre. « La Méditerranée séparait en moi deux univers, l'un où, dans des espaces mesurés, les souvenirs et les noms étaient conservés, l'autre où le vent de sable effaçait les traces des hommes sur de grands espaces. » Homme de l'entre-deux. Doublement frontalier, parfois rassuré par la culture du juste milieu, souvent tourmenté par l'impossibilité de réconcilier pleinement les composantes natives de son être. Les insultes reçues de la gauche pour sa glorification du juste milieu, pour son moralisme, pour son engagement dans le non-engagement, loin d'ébranler sa conviction ont pu longtemps la renforcer. Quoi de plus juste, en effet, que la stature altière du fléau ?

### L'ombre du péché

Ce qui devait bousculer un équilibre somme toute confortable, c'est la soudaine irruption dans une conscience morale qui se voulait à la fois lucide et solidaire envers l'humanité souffrante, du sentiment d'une faute personnelle, d'un manque d'attention et de respect *pour* une détresse qui n'était pas celle de l'humanité abstraite, mais très concrètement celle de sa femme, qu'il avait aimée, qu'il trompait depuis longtemps, mais à qui il avait promis une fidélité transcendante, au-delà de bien des aventures amoureuses et dont il resta l'ami. Gravement et depuis longtemps déprimée, Francine devait tenter de se suicider. Cet appel au secours distraitemment écouté, négligé ou à demi enterré sous les soucis, les travaux, les plaisirs, a nourri de tout son vide douloureux le procès de la bonne conscience et la recherche cynique d'un pardon impossible qui sont le sujet de la *Chute*. Après la publication de ce livre terrible Francine devait lui dire : « Celui-là, tu me le

dois ! » L'ombre d'une mort dont il pouvait se sentir responsable intériorisa brusquement chez Camus un questionnement qui jusque-là avait été absorbé par les malheurs du monde et raviver en lui une notion du péché qu'il avait passé sa vie à repousser de toutes les forces d'une âme qu'il aurait voulu païenne.

« La religion, avoue-t-il dans les carnets du *Premier Homme* ne tenait aucune place dans la famille. » Baptême, comme pour tout le monde, communion, mariage s'il y avait lieu, enterrement religieux pour ne pas être enterré « comme un chien » et c'était bien tout. La communion du Premier Homme, durement négociée avec un prêtre par la grand-mère autoritaire, fut alignée sur le certificat d'études, ce rite d'initiation républicain pour les pauvres. Elle lui valut quelques émois où le son de l'orgue, l'encens, les cierges et les ornements sacerdotaux avaient la plus belle part. Une calotte reçue du prêtre catholique pour sa dissipation le marqua peut-être, mais M. Germain, son maître chéri, lui en donnait autant et cela ne suffit pas à armer une révolte contre Dieu. On ignore en tout cas quelle inspiration lui fit choisir plus tard pour sujet de mémoire *Métaphysique chrétienne et néoplatonisme*. Déjà une tentative pour combler l'entre-deux ? Un pont jeté entre l'antiquité païenne, si proche de son tempérament hédoniste, et la pensée chrétienne ? Ou le souvenir d'être né à dix-huit kilomètres d'Hippone, diocèse de saint Augustin ?

### Pendant de longues années...

La conclusion de son mémoire reconnaît à celui-ci le mérite d'avoir doté le christianisme d'une métaphysique. « Pendant de longues années il demeure le seul espoir commun et le seul bouclier effectif contre le malheur du monde occidental. La pensée chrétienne avait par là conquis sa catholicité. » Pendant de longues années ? N'est-ce pas là anticiper l'idée, sinon de la mort de cette pensée ; du moins de sa vétusté, de son inadaptation au monde nouveau, qui rendront ses figures et ses images obsédantes mais vaines et douloureuses dans *La Chute* ? Un hommage mélancolique à la splendeur des ruines splendides de la chrétienté africaine ? Ou déjà le panneau balisant une impasse ? Outre les

lectures savantes qu'il avait dû faire pour son mémoire, Camus était encore l'héritier de ce christianisme adoubi par les grands auteurs auprès de l'école de Jules Ferry et qui proposait comme allant de soi aux écoliers les *Tragiques* d'Aubigné, les *Provinciales* et les *Pensées* de Pascal, dont Camus resta grand lecteur, *Polyeucte*, *Esther* et *Athalie*. Vestiges d'une « culture » chrétienne qui commençait à se craqueler et dont aujourd'hui il ne reste quasiment rien. « Pendant de longues années... » Il n'ignorait certes pas les questions posées par le christianisme qu'il savait ou croyait dépassé, mais fermait obstinément les oreilles à ses réponses.

### Un vide douloureux, toutefois

En 1951 dans une longue confession à son maître Jean Grenier il tente de définir sa position : « Ma seule crainte est de ne pas rendre justice à ce qui mérite justice et amour (*déjà !*) Je sais pourtant que cela est impossible. Et par exemple si je reconnais la grandeur des évangiles, je ne peux m'empêcher de juger sans charité le christianisme historique. Je n'ignore pas, croyez-le, qu'il y a des mystères. Mais je suis plus sensible à ceux de la nature qu'à ceux de l'histoire. Le christianisme, et il me semble que rien dans l'enseignement de Jésus ne l'autorisait, a tout fait pour recouvrir celle-là par celle-ci. Que puis-je admirer ici, moi qui ne me suis jamais senti l'âme religieuse que devant la mer et la nuit (et dans ces deux cas l'émotion est doublée d'angoisse). Il reste pourtant que cette hostilité, cette incompréhension, au sens fort, fait une de mes tristesses. »

On conçoit que ce refus têtu de l'histoire lui ait rendu amical le procès que la philosophe Simone Weil fait à Israël et à Rome. Il va même plus loin qu'elle dans la mesure où le message du Christ ne va pas au-delà de son abandon sur la croix et il élude la résurrection comme une fable amoindrissant l'image prométhéenne de l'innocent désespéré. On lit dans les *Carnets* : « Sa grandeur et sa vérité s'arrêtent à la croix et à ce moment où il crie son abandon. Arrachons les dernières pages de l'évangile et voilà une religion humaine, un culte de la solitude et de la grandeur nous est proposé. Son amertume la rend bien sûr insupportable. Mais là est la vérité

et le mensonge de tout le reste. » Réminiscence livresque du *Christ au jardin des oliviers* de Vigny ? Il s'agit sans doute plutôt d'une résurgence du martyr de Sisyphe, du refus d'échapper par la bande à la violence impitoyable d'un monde absurde.

Pourtant on trouve dans les mêmes carnets une bien curieuse citation d'un sermon de Luther en 1519 sur la justification : « Il est mille fois plus important de croire fermement à l'absolution que d'en être digne. Cette foi rend digne et constitue la véritable satisfaction ». Mais si la foi manque ? Rien à ma connaissance ne fait écho au contenu de cette note dans toute l'œuvre et pourtant c'est autour de lui que gravitent sans jamais le toucher les affirmations et les dérobades de *La Chute*.

### La Chute

Ce livre répond ironiquement à la question lancée par *La Peste* : « Peut-on être saint sans Dieu ? » Avocat des grandes causes, champion de la veuve et de l'orphelin, homme des cimes qui répugne aux caves, qui se sent « fils de roi ou buisson ardent », qui a longtemps cheminé sur les crêtes du succès et de la bonne conscience, J. B. Clamence, pour avoir tourné le dos à l'appel d'un prochain, se trouve enfermé dans un monde dédoublé, dédoublé lui-même, contraint au face-à-face sans issue du Juge et du Pénitent au milieu d'un peuple lui aussi dédoublé : « Il est double. Il est ici et il est ailleurs ». Écoutons-le : « L'homme a deux faces : il ne peut aimer sans s'aimer »... « Mon métier est double, voyez-vous, comme la créature »... « Nous ne sommes qu'à peu près en toute chose », Et pourtant nous sommes « au cœur des choses » dans une cité concentrique, dans une sorte d'île entourée de brumes, au cœur des choses parce que nous sommes au dernier cercle de l'enfer, celui des traîtres. Traîtres à leurs parents, à leurs proches, à leurs amis ou souverains, traîtres à leur Seigneur, Judas, Brutus et Cassius, tout près de Lucifer planté tête en bas depuis sa chute et, parmi les damnés du dernier cercle, victimes du ressentiment politique de Dante, je n'en vois qu'un qui pourrait évoquer Clamence : le frère Alberigo, non que Clamence ait, comme lui, fait tuer son neveu et son frère, mais parce que

son corps vit encore sur la terre alors que son âme est déjà aux enfers.

Ce dernier cercle est aussi celui de la glace et des larmes qui se gèlent, image inversée du bonheur ensoleillé – méditerranéen « 0 soleil, plages et les îles... ! » - une seule fois évoqué. Monde à rebours où Jean-Baptiste est un « prophète vide pour temps médiocres », « pas chrétien pour un sou, bien que j'aie de l'amitié pour le premier d'entre eux » dit-il ironiquement, et contraint de se « chercher un maître, puisque Dieu n'est plus à la mode ». « Vive donc ce maître, quel **qu'il soit, pour** remplacer la loi du ciel... Enfin, vous voyez, l'essentiel est de n'être plus libre et d'obéir, dans le repentir, à plus coquin que soi ? » Il voit clairement qu'un monde sans Dieu est voué à l'idolâtrie du Chef ou de la Masse. Et désormais le Juge-Pénitent ; receleur du panneau volé des Juges Intègres, prêche la servitude dans son « église » du bar Mexico-City. Quel maître entend-il se chercher près de la croupe de Lucifer ?

Dans ce monde inversé chacun est à la fois juge des autres et coupable devant eux, « tous christes à notre vilaine manière » C'est-à-dire juges et victimes expiatoires. Dans ce « néant sensible aux yeux », comme le Dieu de Pascal était sensible au cœur, des millions de colombes volent dans la brume et voudraient descendre, Mais il n'y a rien, que la mer et les canaux, les toits couverts d'enseignes et *nulle tête où se poser* ». Parce que Dieu est mort, « chaque homme témoigne du crime de tous les autres, voilà ma foi et mon espérance », Clémence formule à sa façon le dogme du péché originel, mais le monde tel qu'il est ou la « mode » lui interdisent d'espérer le salut ou d'invoquer un Créateur ou un Rédempteur. Il y a jugement, et féroce, et pénitence masochiste dans un univers peuplé d'individus atomisés sans médiateur qui les sauve du néant. Pas d'issue pour le damné qui verra sa faute reflétée partout où il retrouve « *l'eau amère de son baptême* ».

## Trahir ?

### Pour aller ou retourner où ?

Ce thème de la trahison est repris dans deux nouvelles de *l'Exil et le Royaume : le Renégat*,

histoire d'un missionnaire absorbé, mutilé et réduit en esclavage par le monde de la sorcellerie africaine, histoire d'un fou qui tue le missionnaire chargé de le relever, et la *Pierre qui pousse* dont le héros, ingénieur perdu dans le Brésil amazonien, se lie d'amitié pour un cuisinier noir qui a fait vœu de porter dans l'église du Bon Jésus une pierre énorme. Comme le malheureux pèlerin succombe sous le poids de la pierre, l'ingénieur la relève, s'éloigne de l'église du vœu, et dépose finalement son fardeau dans une case où il a assisté à une veillée de *candombé (1)* dont il a été exclu avant la fin. Désormais il a sa place parmi les noirs et leurs transes, il s'est affranchi de l'exil et a trouvé son royaume. Les deux héros de ces nouvelles sont déserteurs, l'un de la foi chrétienne, l'autre de la raison européenne. Les autres personnages du recueil sont aussi guettés par la trahison : grève sabordée par la faiblesse, la lâcheté et le mutisme de ses partisans, adultère commis avec le ciel étoilé par la femme de Maurice, trahison involontaire, fausse, mais « objective », dans *l'hôte* où un instituteur héberge un rebelle que, contre son attente, les gendarmes viennent arrêter devant son école : Jonas déserte sa vocation d'artiste pour se reclure dans une sorte d'ascétisme sans programme ni maître visibles. Une vocation monastique... sans la foi.

## Pour ce que la vie nous offre de sacré

Paradoxalement les motivations de ces « trahisons » nous mettront peut-être sur la voie de ce qui pour Camus tenait lieu de religion et qu'il englobe peut-être sous le nom de mère. Jonas s'enferme dans sa soupente parce qu'il ne peut plus supporter d'être dévoré par les soucis de sa famille et les suites de sa célébrité et choisit le rien plutôt que la saturation suffocante qui a privé sa vie et son art de tout sens. Il ne s'agit là que d'une fuite, d'une retraite loin d'une vie désormais absurde. Les autres personnages cèdent à des mobiles plus proches de ce que Camus considère comme primordial : le rapport immédiat, sensuel, glorieux, extatique au monde dans *la femme adultère*, la sympathie envers le monde africain poussée candidement jusqu'au martyre et à la folie pour *le Renégat*, la simple hospital-

ité pour *l'hôte*, le culte de l'amitié, le dégoût de l'Europe usée et le retour aux jouissances primitives pour la *Pierre qui pousse*. Tous ces sentiments, Camus en a nourri ses œuvres solaires ou encore « nuptiales », Il s'agit essentiellement de ceci : « la joie, les êtres libres, la force et tout ce que la vie a de bon, de mystérieux et qui ne s'achète ni ne s'achètera jamais, (le monde et le monde seulement) », un honneur jaloux du renom des siens, le mépris **de l'argent comme de** l'envie, la jouissance du corps dans l'amour ou la mer, l'amitié, la camaraderie, le rire, le jeu, sportif ou gratuit, bref tout ce qui *peut* se passer d'expression verbale, de concepts et surtout d'histoire. À ces joies qui peuvent être purement corporelles et muettes on peut ajouter le théâtre qui certes recourt aux *mots*, mais qui joue avec le dédoublement de l'homme et en quelque sorte le résorbe.

### Quel Christ ?

Or, la caution de ce monde qu'il préférera à la justice abstraite, c'est, par la grâce du silence, la figure de sa mère, presque muette, bonté pure sans passé ni avenir, incapable d'imaginer le mal, aussi vigilante et silencieuse que la terre maternelle, aussi démunie qu'elle devant l'insulte ou le mépris, constante, égale à elle-même dans son mutisme et sa faiblesse de femme pauvre et coupée du monde par la surdité. Il la compare dans les carnets du *Premier Homme* à cette icône du Christ, impuissant et berné, qu'est le prince Mychkine dans *l'Idiot* de Dostoïevski et il en vient même à dire : « C'est le Christ. » Un Christ muet, bien évidemment, parfaitement impuissant face au monde et au mal. D'un côté le monde, son absurdité et aussi Ses joies puissantes, mais passagères, de l'autre une figure christique parfaitement innocente et passive parce qu'innocente. On voit donc que celui qui en mainte occasion a proclamé qu'il n'était pas chrétien et qui même, dans *la Peste*, polémique ardemment contre la purification par l'épreuve, ne peut tout à fait se passer de référence à la figure de *Jésus* auquel il ne croit pourtant pas, mais on voit aussi qu'il se carre, là encore, dans un entre-deux sans passerelle imaginable.

### L'entre-deux

Cette situation médiane, qui lui a valu tant d'ennemis est-elle exceptionnelle ? Non. Je la crois façonnée par une perception innée du monde que je qualifierai de « créole » ; qui est plus répandue qu'on ne pense et concerne au premier chef la rencontre et en même temps l'esquive de l'Autre. L'Européen transplanté sur d'autres continents se conçoit comme un homme nouveau, découvreur et conquérant d'une terre nouvelle et le fait d'avoir franchi la mer le coupe de son terroir d'origine, lui donne la conviction plus ou moins consciente d'un baptême, d'une élection comparable à celle d'Israël sorti d'Égypte, chèrement payée par un dur labeur, par la mort des premiers pionniers. C'est ainsi que dans le cas du Constantinois où s'installe le père de Camus, la moitié des colons meurt, de misère, de paludisme, de choléra, de massacres assortis de viols. Parce que, dans le cas de l'Algérie et des colonisations tardives, les Cananéens n'ont pas tous été exterminés et qu'à l'homme nouveau ils opposent plus ou moins ouvertement la mémoire de l'homme ancien, avec ses coutumes et sa religion et le ressentiment plus ou moins cuisant du vaincu.

Cet homme ancien, on ne peut l'ignorer, on le coudoie depuis l'enfance, on le reconnaît sous n'importe quel déguisement, il est aussi pleinement « lui » que vous êtes « vous » si bien que la conscience créole réside dans l'entre-deux, dans la confrontation permanente, souvent subconsciente, de deux mondes qui voient sans se pénétrer. Pareille confrontation, quelquefois obsédante, comme en témoignent les écrivains du Sud américain, ne se borne pas aux pays coloniaux ou esclavagistes d'Amérique ou d'Afrique. On la retrouve dans la Russie du servage, où la différence des conditions creusait un abîme entre le monde raffiné des maîtres et celui, puant et pouilleux des serfs, malgré la communauté de langue et de religion. L'idéalisation forcenée du moujik russe par Dostoïevski et Tolstoï n'a pas d'autre raison. Le « créole » ne peut aucunement effacer de son horizon l'univers dos et mystérieux, tantôt pacifique, tantôt hostile, méprisé ou admiré, dont il ne cesse d'être le voisin au point de le concevoir comme une partie de sa personne. « Les nôtres » dira-t-

il des Arabes (ou des Indiens, des Noirs, des Asiatiques) qu'il a coudoyés depuis l'enfance pour les distinguer de leurs congénères qu'il découvre hors de son pays natal. Il ne se soucie pas toujours de savoir si, à son tour, il n'encombre pas l'horizon de l'indigène familier auprès duquel, le plus souvent au-dessus duquel, l'histoire l'a placé. Il s'accommode de cette adhérence qui le rend différent et, croit-il, plus riche, au moins en expérience spontanée, que l'européen vierge de tout [voisinage exotique](#).

### Contact n'est pas communion

Être « entre », c'est être successivement « à côté » des deux termes qui vous limitent et ce contact sans perméabilité est bien la marque de l'être créole. *L'autre* peut être objet esthétique, objet de compassion, de rejet, voire de haine, mais il ne saurait devenir sujet ou prendre des initiatives inconsiderées sans risquer d'ébranler la cohésion d'un monde bivalve. On peut à la rigueur accepter de lui qu'il égorge par fanatisme religieux, cela fait partie de son uniforme, non qu'il usurpe votre langage, vous parle démocratie ou droits de l'homme comme s'il les avait dans ses bagages depuis toujours. Pénétrer le monde de l'autre ou en être pénétré, c'est voir se disloquer les deux valves de l'être. La proximité sans mélange, le voisinage bon ou mauvais reste un voisinage, c'est-à-dire une impossibilité de se penser pleinement sans référence à l'autre, à condition qu'il reste inconditionnellement autre. Cela implique le balancement d'un sentiment de supériorité (nos mœurs, nos femmes, notre hygiène, notre langue, nos lois, notre nouveauté même, notre travail de défricheurs) à un sentiment d'infériorité (leur nombre, leur pittoresque, leur accord au paysage, leur religion opaque mais forte, leur aïnesse dans le pays). Quelque chose ici s'apparente à l'opposition jeunes/adultes plus qu'à l'opposition enfants/parents, car il y a juxtaposition et non filiation. Jonction, mais non égalité. Car l'égalité effacerait la substance de l'un ou de l'autre, engendrerait l'indifférenciation de ce qui est donné comme la gémellité de deux monades autonomes et interdépendantes.

### Porte à faux ici et là

Être « créole », au sens où je l'entends, c'est donc se savoir contigu à une autre humanité, à une autre vision du monde et s'en accommoder avec un mélange de fierté et d'inquiétude. Contigu seulement, ce qui est peu et beaucoup. De plus, dans le cas de l'Algérie, peut-être même que le poids du religieux chez l'indigène entraîne, par comparaison avec une moindre religiosité chez le créole, une dévaluation inconsciente du religieux en général, celui-ci associé à une arriération indéniable, à l'immobilisme historique d'un peuple « stationnaire », selon l'abbé Suchet. Le catéchisme républicain était fait pour s'imposer aux diverses confessions comme à l'absence de toute religion et se substituait aisément à elle. Il en résulte un double malaise du créole dans ses rapports et avec la masse indigène, habituelle, mais vaguement menaçante par son nombre même, et sa lointaine communauté d'origine dont il partage la langue, les lois, les servitudes militaires et la culture scolaire, mais qu'il juge naïve et mal avisée, un peu comme les soldats éprouvés considèrent les « bleus ». Camus a vécu ce double malaise que sa célébrité n'a pas dissipé. « Nous sommes les juifs de la France » a-t-il dit de ses compatriotes européens d'Algérie à Jean Grenier en 1955, c'est-à-dire jugés étrangers ; inassimilables et, pour leur part, méprisables, injuriables en toute impunité. Julien Green reconnaissait que Camus ne ressemblait à personne (du moins de sa connaissance). Quant à son rapport avec le monde indigène, c'est bien évidemment pour combattre sa gêne ou ses remords à son égard qu'il a milité au parti communiste puis l'a quitté par solidarité avec les nationalistes algériens, c'est pour corriger l'injustice de la situation coloniale qu'il a enquêté sur la misère en Kabylie, et lutté, vainement d'ailleurs, pour des réformes raisonnables. La guerre révolutionnaire devait rendre la position de Camus rigoureusement intenable et rejetée par les deux camps. Aucun de ses efforts ne devait finalement résoudre le dilemme de ce voisinage avec un univers proche et séparé, devenu soudain hostile. Nul mieux que lui n'a exprimé l'ambiguïté de la relation « créole » avec le monde berbéro-arabe.

## La rencontre et l'esquive de l'autre

Qu'on me pardonne une longue citation sur ce « pays où précisément il se sentait jeté, comme s'il était le premier habitant, ou le premier conquérant... avec autour de lui ce peuple attirant et inquiétant, proche et séparé, qu'on côtoyait au long des journées, et parfois l'amitié naissait, ou la camaraderie, et, le soir venu, ils se retiraient pourtant dans leurs maisons inconnues, où l'on ne pénétrait jamais, barricadées aussi avec leurs femmes qu'on ne voyait jamais ou, si on les voyait dans la rue, on ne savait pas qui elles étaient, avec leur voile à mi-visage et leurs beaux yeux sensuels et doux au-dessus du linge blanc, et ils étaient nombreux dans les quartiers où ils étaient concentrés, si nombreux que par leur seul nombre, bien que résignés et fatigués, ils faisaient planer une menace invisible qu'on reniflait dans l'air des rues certains soirs où une bagarre éclatait entre un Français et un Arabe, de la même manière qu'elle aurait éclaté entre deux Français et deux Arabes, mais elle n'était pas accueillie de la même façon, et les Arabes du quartier, vêtus de leurs bleus de chauffe délavés ou de leur djellaba misérable, approchaient lentement, venant de tous côtés d'un mouvement continu, jusqu'à ce que la masse peu à peu agglutinée éjecte de son épaisseur, sans violence, par le seul mouvement de sa réunion, les quelques Français attirés par des témoins de la bagarre et que le Français qui se battait, reculant, se trouve tout d'un coup en face de son adversaire et d'une foule de visages sombres et fermés qui lui auraient enlevé tout courage si justement il n'avait pas été élevé dans ce pays et n'avait su que seul le courage permettait d'y vivre » (*Le Premier Homme*, p. 257- 258).

### En marge

Cette difficulté d'être de plain-pied avec les deux composantes de sa personnalité explique peut-être à la fois et l'ambiguïté de ses rapports avec la religion et la sympathie qu'il éprouvait pour les hérétiques de la politique, anarchistes ou trotskystes, repentis ou non, déserteurs ou déçus du communisme et le soin qu'il apporta à la publication de Simone Weil, précisément parce que, comme lui, elle abordait la justice par la gauche, qu'elle ne se résignait pas au mélange

du bien et du mal dans l'histoire, que son désir d'honnêteté l'exposait à l'ostracisme – ne s'était-elle pas résignée à, l'annexion des Sudètes par Hitler ? – parce qu'elle rendait honneur à la pensée antique, rejetait le Dieu violent de l'Ancien Testament – à l'exception du livre de Job – et que, comme lui, elle était une « marginale » et de l'histoire et du christianisme.

Le « malconfort », la cellule où se morfond le héros de *la Chute* est l'exagération pathétique d'une tension qui demeure dans la conscience créole aussi longtemps qu'elle ne veut trahir aucune des composantes de son être, c'est à dire qu'elle se refuse à trancher et à opter pour un des deux camps s'ils se trouvent en conflit (comme les abbés Berenguer et Scotto, l'avocat Vergès, métissé d'Asiatique, le poète Sénac, chantre des « fellagas aux mains chargées de roses ». Camus n'a su ni voulu trancher et je pense qu'on doit réduire à une tension primordiale, native, son incapacité de résoudre le dilemme auquel Pascal offre son étrange solution : misère de l'homme sans Dieu, c'est trop évident, mais voilà... Dieu n'est plus à la mode ou, comme dirait Céline, « Dieu est en réparation ».

Voici donc que Camus, arc-bouté sur son agnosticisme professé et sa vision d'un Christ muet et passif, s'en va rejoindre les limbes où Dante a placé ses héros préférés, Homère, Aristote, César, Averroès, Ovide, tous ces « Justes » de l'antiquité ou de l'islam, qui n'ont pas connu le baptême et qui, pour ce seul manque, restent dans les Limbes et dont la seule peine est « sans espoir, de vivre de désir ».

Louis Martinez

... « *e sol di tanto offesi /  
che senza speme vivemo in desio...* »

Dante (*Inferno*, IVv. 41-42)

(1) Le *candombé* est un genre musical développé en Uruguay et dans la zone du Rio de la Plata, qui trouve son origine dans les rythmes de l'Afrique Bantoue.